CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

LA PUISSANCE RÉELLE CHEZ SPINOZA

Sur l'effet de l'interprétation

Henri Laux

Centre Sèvres | « Archives de Philosophie »

2001/4 Tome 64 | pages 709 à 719

ISSN 0003-9632

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2001-4-page-709.htm

Distribution électronique Cairn.info pour Centre Sèvres.
© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© Centre Sèvres | Téléchargé le 24/10/2020 sur www.cairn.info (IP: 78.202.78.27)

La puissance réelle *chez Spinoza*
Sur l'effet de l'interprétation

HENRI LAUX

Faculté de Philosophie du Centre Sèvres, Paris

La notion de puissance (*potentia*), centrale chez Spinoza, peut être interrogée à partir de plusieurs questions, ainsi celles qui ont été proposées à la réflexion de cet article [1] : 1. Peut-on attribuer une puissance à une chose (*res*), de sorte que cette puissance puisse être dite propre à la chose, ou lui appartenir ? Ou bien la puissance n'existe-t-elle qu'en tant qu'elle rapporte une chose à une autre exclusivement ? 2. La puissance est-elle une réalité dont une chose dispose, qu'elle possède, de telle sorte qu'il faille en outre en distinguer des conditions d'exercice ? Une telle distinction est-elle pertinente ? Ou bien, quel type de lien peut s'envisager entre la chose et ses conditions ? 3. La puissance est-elle mesurable ? Puisqu'on dit qu'elle augmente ou diminue, est-elle une quantité, de sorte qu'elle n'est rien d'autre qu'une mesure ? Qu'est-ce qui, exactement, de la puissance se mesure ? Reste-t-il quelque chose de sa réalité si l'on fait abstraction de sa quantité ?

Les éléments de réponse apportés à ces questions ont des implications majeures. En effet, la notion de puissance est en position centrale dans l'ontologie de l'*Éthique* [2] où elle a rapport au mode de constitution et d'intelligence de la réalité. Présente de manière explicite dans le *Traité théologico-politique*, elle concerne alors, dans la majorité des cas, la puissance de Dieu ou de la nature, que ce soit dans le langage plus anthropomorphique de la Révélation (ainsi dans les premiers chapitres consacrés à la prophétie), dans celui, plus spéculatif, où s'exposent les grandes définitions du système (chapitre III à partir de la discussion sur la vocation des Hébreux et chapitre VI sur les miracles, chapitre XVI pour le droit de nature), dans la

1. Questions posées par Françoise Barbaras pour la journée d'études du Groupe de recherches spinozistes (CERPHI) sur « Spinoza et le concept de puissance » le 11 mars 2000 à la Sorbonne.

2. Les quelque 198 occurrences de *potentia* dans l'*Éthique* n'en sont qu'un indice, car la logique de la *potentia* mobilise en réalité bien d'autres chaînes sémantiques (notamment celle du *jus*, du *conatus*, etc.), et bien sûr tout ce qui concourt à l'expression de la substance.

problématique politique du transfert par les hommes de leur puissance. La notion est donc non seulement présente dans le *TTP* à l'occasion de telle ou telle explication, mais elle s'inscrit dans sa continuité : elle confirme bien l'appartenance du Traité à la logique spéculative de l'*Éthique* alors même qu'il se déploie dans des questions plus particulières, culturellement très situées. L'objectif de cet article sera donc d'éclairer les questions posées à propos de la puissance à partir de l'exemple d'une chose qui, comme toute chose, doit avoir de la puissance ; il s'agira d'une chose particulière, choisie dans ce traité pour sa manière de conjoindre enjeu spéculatif et objet historique.

Une « chose » : le texte

La chose retenue ici, ou mode fini, sera le *texte*, et précisément le texte biblique, puisque c'est lui qui sert de vecteur démonstratif au *TTP*, alors même que la notion de puissance ne lui est jamais explicitement attribuée. Quel intérêt y a-t-il à prêter attention à la notion de texte pour en faire un lieu d'analyse de la puissance ? Le texte est un objet repérable avec précision ; il se définit ou se mesure selon les limites strictes de la position qu'il occupe dans l'espace et dans le temps ; il traverse même l'espace et le temps, tel un corps doué de propriétés particulières stables, il se transmet indépendamment des conditions plus subjectives et variables qui caractérisent bien d'autres modes finis. Il se présente comme un support matériel de signes organisés en système ; il s'inscrit dans un ensemble de causalités relativement simple car il est le produit achevé d'un certain nombre d'opérations antécédentes qui ont abouti à ce résultat qu'il est et qui, de ce point de vue, s'achèvent avec lui. Quel sens y a-t-il alors à parler de la puissance d'un texte ? La question même est inusitée, car on réserve habituellement la puissance à ce qui relève des diverses formes du vivant (pour ne pas dire de l'humain), mais elle est légitime à partir du moment où Spinoza propose de la manière la plus commune que « chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être » [3] ; comme de toute chose, on peut donc dire que le texte exerce un droit de nature ; ainsi, il s'efforce de persévérer dans son être de texte ; sa puissance est son *conatus* [4] ; il ne peut se situer en dehors de ce droit. Mais qu'est-ce que persévérer dans l'être ici ? Suffit-il au texte de ne pas disparaître des productions disponibles en un temps donné pour subsister et persévérer dans son être ? On voit bien qu'il

3. *E* III, p. 6. De manière très proche, cf. : « Et puisque la loi suprême de la nature est que chaque chose s'efforce, autant qu'il et en elle, de persévérer dans son état... », *Traité théologico-politique* chapitre XVI, trad. J. Lagrée-P.-F. Moreau, PUF, 1999, p. 507.

4. « Potentia sive conatus », *E* III, p. 7, d.

ne suffit pas au texte d'exister comme simple support matériel d'un système de signes pour être texte ; ou plutôt on voit que la notion de texte est à complexifier : s'il y a système de signes, il y a communauté culturelle de compréhension ; le texte est non seulement un objet délimité par ses propriétés matérielles, voire physiques (une quantité donnée), mais il est lié à un extérieur, constitutif de son identité : il se situe dans un entrecroisement de relations qui se déploient dans des instances de nature théologique, politique, philosophique, ou « idéologique » au sens le plus général du terme, et cet extérieur oblige à repenser sa position géométrique première. En un premier sens, on peut donc dire que le texte a de la puissance quand il subsiste comme texte, c'est-à-dire concrètement quand il se transmet jusqu'à nous ; certains textes ont disparu : ils n'ont plus de puissance sur le mode de l'existence finie car ils n'ont plus d'être. Mais il ne suffit pas au texte de durer pour avoir de la puissance. Être comme texte et persévérer dans cet être, ou avoir de la puissance, cela veut dire que le texte a une puissance de signification. Le texte exerce sa puissance lorsqu'il est lu, lorsqu'il est reçu à partir de son sens. Le texte qui n'est pas lu existe bien dans sa matérialité physique mais en tant qu'il n'est pas pris en charge par une lecture il est insignifiant ou impuissant ; il n'existe pas selon son être, il n'exerce pas son droit. Sa puissance n'est encore que virtuelle, ou imaginaire ; et s'il est lu selon une manière qui n'en donne pas le sens, il est également impuissant : c'est à ce niveau que se situe le problème de la puissance, puisque la question de la lecture est en réalité liée à celle du sens du texte ; lire un autre sens que celui que porte le texte n'est pas lire. C'est donc le texte lu selon son sens qui a une puissance réelle, sa puissance tout simplement. La puissance n'existe qu'exercée conformément à l'essence de la chose, autrement dit quand elle est actualisée ; cela on le sait déjà d'un point de vue théorique par la proposition 7 de la troisième partie de l'*Ethique* [5], mais l'exemple retenu permet d'analyser le système de cette actualisation dans le cas d'un mode qui se présente apparemment comme tout constitué ; or on voit bien que la puissance n'appartient pas à la matérialité d'un texte qui ne serait pas déployé : elle suppose une opération particulière ; dans le cas du texte, où il s'agit de passer de l'insignifiance au sens, cette opération s'appelle interprétation, ce qui nous met au cœur du dispositif du *TTP*.

La réalité du texte : l'interprétation

La notion d'interprétation peut désigner des opérations contraires à ce que l'on vient d'avancer ; le terme s'entend parfois chez Spinoza dans un

5. « L'effort par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être n'est rien en dehors de l'essence actuelle de cette chose ».

sens vague, un sens faible, où il désigne un mode de compréhension de la réalité marqué par les processus de la superstition et entraînant la violence. Ainsi, quand les hommes en proie à la crainte, exposés à inventer des prodiges, « interprètent » la nature, ils délirent [6] ; leur interprétation est une pure fantaisie, littéralement « perverse » [7], même si elle a sa logique propre, qui reste une logique d'impuissance. Les théologiens aussi interprètent l'Écriture, mais cela revient à la falsifier, à forger des nouveautés [8] ; ils pratiquent une lecture violente qui valorise le mystère et énonce des absurdités. L'interprétation est alors détournement de sens dans le cadre et au profit d'un complexe passionnel ; elle dissout la puissance [9].

Cependant, à côté de cet usage l'interprétation est à comprendre au sens fort que lui donne le Traité, le sens réellement produit par Spinoza, où il s'agit de « la vraie méthode » d'interprétation des Écritures [10]. On sait que cette méthode est analogue à la méthode d'interprétation de la nature, qu'elle doit interpréter l'Écriture à partir d'elle-même, à partir d'une enquête historique d'abord, de la connaissance de sa doctrine ensuite. Il existe ainsi une « règle d'interprétation de l'Écriture » qui est « la voie unique et la plus certaine pour étudier son vrai sens [11] ». Et si les difficultés sont nombreuses car la langue hébraïque est déjà porteuse d'ambiguïtés qui ne peuvent pas toutes être levées, au point que parfois le vrai sens d'un passage est seulement conjecturé, voire ignoré, il reste que nous avons réellement accès au noyau de l'Écriture, c'est-à-dire au sens que l'entendement est à même de comprendre [12] : ce qui est hors de portée de l'interprétation ne remet pas en cause ce qui est compris avec certitude, et c'est bien cela qui importe. Ainsi, en donnant accès au vrai sens de l'Écriture, l'interprétation est ce qui manifeste la puissance de l'Écriture. Elle requiert un ordre et une méthode, ensemble de procédures qui réalisent la puissance du texte alors même que celui-ci a pu souffrir du temps, a parfois même disparu dans son état initial pour ne plus subsister qu'en des fragments [13]. Ce n'est pas la matérialité des livres qui importe, ces livres que le vulgaire se contente d'adorer ou de recevoir de manière superstitieuse [14], qui restent lettre morte

6. *TTP*, Préface,, p. 59.

7. *Ibid.*, p. 75, où Spinoza dit l'habitude de certains d' « interpréter de travers » : « perverse interpretando ».

8. *TTP* VII, p. 277-279.

9. Tel est bien aussi le sens de « interprétation » dans ses trois occurrences de l'*Éthique* : I, appendice ; III, p. 55, sc. 1 ; II, p. 47, sc.

10. TTP VII, p. 279.

11. TTP VII, p. 294. Littéralement, pour « règle d'interprétation » : une « ratio interpretandi ».

12. *TTP* VII, p. 309.

13. *TTP* XII, p. 429.

14. *TTP* Préface, p. 71.

(« papier et encre noire » [15]) mais le « texte véritable » [16] dont ils sont porteurs, c'est-à-dire la Parole de Dieu qui en est le vrai sens. Là est le lieu de la puissance et c'est à cela que l'interprétation conduit.

L'interprétation intervient comme logique géométrique expressive de la puissance même de la nature. Spinoza la comprend comme *explication*, d'essence rationnelle : à la différence de la *correction* qui déporte le texte selon un mouvement arbitraire en lui ajoutant ce qu'il ne contient pas, elle fait paraître ce que le texte contient [17] ; le faisant paraître, elle lui donne réalité selon des procédures qui analysent, mettent en connexion, posent des déterminations fermes que l'on appelle conclusions. Dans son analyse plus systématique des textes bibliques (chapitres VIII à XI du Traité), Spinoza signale régulièrement qu'il *conclut* sur tel point : au fur et à mesure de l'analyse, la méthode imprime ses marques de certitude dans l'investigation et chaque fois le texte se renforce de son être de texte ou de sa puissance de signification. On peut ajouter que ce qui vaut du texte biblique vaut de tout autre texte, selon des modalités spécifiques, ainsi des propres textes de Spinoza qui persévèrent dans leur être de texte dans la mesure où ils sont lus, bien lus, c'est-à-dire interprétés jusqu'à s'exprimer, voire s'imprimer dans un lecteur [18].

Qu'est-ce qui s'interprète d'autre dans le *TTP* ? D'abord le « credo minimum ». Il est vrai que celui-ci est proche du registre biblique dont est repris le noyau doctrinal et qu'à ce titre il ne s'agit pas fondamentalement d'un autre objet ; ce qui est concerné cependant est moins le texte que sa doctrine, de sorte que la procédure est quelque peu différente, mais la logique est la même : chacun est tenu d'adapter ou d'interpréter les dogmes de la foi à sa compréhension de manière à les adopter sans réserve. La puissance d'un article coïncide avec sa capacité à susciter des comportements de justice et de charité ; la liberté d'interprétation est alors totale, en harmonie avec les opinions de chacun, mais dans une limite qui est la conformité avec la doctrine ou le message éthique global du credo minimum. Enfin, un autre lieu majeur de l'interprétation est le droit. A travers l'histoire des Hébreux, Spinoza montre comment et par qui les lois de Dieu ont été interprétées. Par l'intermédiaire de Moïse et Aaron puis des Lévites, la question a porté sur une « interprétation vraie » [19] du droit. Au terme, ce sont les détenteurs du Pouvoir souverain qui doivent défendre et interpréter

15. « Simulacra et imagines, hoc est, chartam et atramentum », *TTP* XII, p. 430.

16. « Verum syngraphum », Ibid., p. 428.

17. Spinoza mentionne les procédés de l' « explication » et de la « correction » dans les annotations 16 et 18 du *TTP*, p. 671 et 673.

18. De ce point de vue, même un texte aussi « géométrique » que celui de l'*Éthique* comporte des indications de lecture (annonce de plan, récapitulations, transitions etc.) destinées à favoriser sa compréhension.

19. *TTP* XVII, p. 563.

non seulement le droit civil mais aussi le droit des affaires sacrées [20]. Alors que l'interprétation en son sens dévoyé permet à certains, les prêtres, selon l'accusation de Malachie, de se servir des lois [21], c'est en réalité l'interprétation vraie – la méthode vraie – qui donne son effectivité au droit, c'est elle qui l'inscrit dans le réseau de la citoyenneté, et par là permet à la société politique de persévérer dans son être, d'exercer réellement sa puissance. Le Souverain est interprète absolu du droit et de la piété mais il ne peut pas pour autant tout déterminer du comportement des citoyens : son pouvoir est lui-même régulé ou vérifié par sa puissance réelle, c'est-à-dire celle qui intègre les conséquences de ses décisions et parvient à établir le meilleur équilibre général possible.

On voit donc que l'interprétation est en position de médiation au sein de la puissance en vue de constituer le devenir réel de la puissance – devenir réel qui est l'être même de la puissance. C'est elle qui donne sens réel à ces textes que sont le droit, le credo minimum, les livres bibliques, tout livre, en leur donnant effectivité. Comme on le comprend avec le plus de précision à partir du chapitre VII du *TTP*, l'interprétation désigne donc un processus méthodologique fondamental : il s'agit d'une méthode et d'une méthode vraie, c'est-à-dire d'un ensemble de procédures rationnelles soumises à vérification, qui constituent un ordre démonstratif, un ordre certain, producteur de sens, déjà marqué par l'éthique que la rationalité suppose, explicite et exerce pour sa part. En instituant la rationalité dans le système du texte, les règles de l'interprétation donnent au texte de signifier, c'est-à-dire de réaliser son droit, sa puissance. Et par delà l'objet particulier auquel elles s'appliquent, elles désignent une opération logique propre à fonctionner dans tout registre de textualité. Par là elles permettent de mieux qualifier la nature et les effets de la puissance.

Les signes et la puissance de l'individu

Ce qui est dit de la position et de l'interprétation du texte intéresse directement la manière dont un individu se rapporte à ses propres signes. Chaque homme vit en effet dans un univers de signes : son monde de représentations est toujours constitué d'informations, d'opinions ou de croyances, d'images, de pratiques, de finalités, c'est-à-dire d'un ensemble d'unités qu'il trouve déjà là, en lui et autour de lui ; elles constituent son monde habituel, son *habitus*. Il s'agit d'unités éthiques en tant qu'elles désignent autant de moments de sa manière d'être et d'agir, et plus souvent encore de pâtir. Les unités sont à la fois parcellaires et reliées, discontinues et

20. *TTP* XIX.
21. *TTP* XVIII, p. 591.

continues : pour une part elles relèvent d'une production aléatoire et fluctuante, déconnectée d'un enchaînement systématique de la nature ; pour une autre part elles forment l'*habitus* sans doute particulier et relatif à tel individu mais pourvu d'une organisation en laquelle celui-ci trouve plus ou moins de cohérence. Les unités forment un état complexe déjà là et constamment recomposé dans ses variations aléatoires. Dans la mesure où ils s'expliquent par la fluctuation et la passivité, les signes – unités éthiques – traduisent les moments de l'impuissance. En même temps, ils permettent d'identifier ces moments puisqu'ils indiquent chaque fois une modalité de la servitude, un point particulier de l'impuissance et donc une limite précisément repérable dans l'exercice du droit de nature. Et leur identification peut devenir le lieu d'un nouvel agencement. Par là, Spinoza permet de réfléchir à la « non-déperdition des signes » [22]. À l'inverse d'une conception qui rejetterait entièrement les signes du côté d'une impuissance définitive pour en faire l'autre permanent de la raison, il indique des moyens par où, sur le terrain même de la constitution parcellaire de la réalité, de la puissance en vient à s'affirmer : identifiés, les signes peuvent être expliqués, redressés. L'opération qui identifie les moments ou les caractéristiques de l'impuissance, outre qu'elle les désigne pour ce qu'ils sont, les désigne aussi à une méthode. Elle pose que l'infini de la puissance s'exprime aussi pour l'individu, moyennant certaines opérations, dans les différents registres de causalité inadéquate qu'il est à lui-même. Le problème consiste donc à donner accès à ces signes de manière à en obtenir de la puissance : soit pour redresser les éléments de fluctuation, soit pour donner sa pleine efficacité à un ordre déjà stabilisé. Dans la mesure où des signes sont déjà là mais où leur genèse est largement cachée, et donc dans la mesure où ils ne sont ni immédiatement ni totalement accessibles, il faut une procédure qui permette de les rejoindre dans leur logique : ce sera la procédure rencontrée comme interprétation à propos du texte. De manière analogue à ce qui s'opérait dans le texte, l'interprétation donne accès aux signes ; elle est bien alors une opération sur la puissance. Elle travaille sur l'univers des signes de l'individu (son complexe historique particulier) pour lui donner de produire des effets d'une manière telle que s'affirme de la puissance, sa propre puissance, qui est identiquement pour sa part celle de l'individu qu'elle contribue à constituer.

L'interprétation implique alors trois moments : 1. Elle analyse des signes : il s'agit de les identifier, d'en connaître le plus possible les propriétés, d'en faire l'histoire. Dans la mesure où on recourt au texte de manière analogique, ce que dit Spinoza dans *TTP* VII doit certes être compris pour ce nouvel objet puis adapté à ses particularités, mais pour l'essentiel c'est la

22. J'utilise cette expression dans *Imagination et religion chez Spinoza. La* potentia *dans l'histoire*, Vrin, 1993, « Conclusion : De l'historicité chez Spinoza », p. 287 sq.

même logique qui est engagée. Il s'agit de repérer les propriétés d'un langage, avec ses obscurités, ses ruptures, ses clés de compréhension ; en faire l'histoire, en retracer les enchaînements permet de resituer les signes dans leurs réseaux de causalité, d'en saisir les connexions, d'en établir la genèse avec la plus grande précision. Par là, on ne fait jamais qu'appliquer la méthode d'interprétation de la nature prise dans sa plus grande généralité : pourquoi ne pas se contenter alors de l'évoquer en ces termes, pourquoi passer par la notion d'interprétation du texte ? Pour cette raison simple que si la logique fondamentale d'un rapport à la nature est bien prise en compte dans la question de l'interprétation, elle a des effets spécifiques et éclairants quand on l'exprime dans le registre du texte : on traite alors explicitement du complexe de l'affectivité, des signes éthiques et sociaux, de l'application d'une méthode rationnelle dans un champ où se chevauchent des logiques historiques plus ou moins confuses ; celles-ci ont pour enjeu l'affirmation de la puissance dans des réseaux de signification largement voilés à la lecture et exposés à des déviations, donc à l'impuissance, moins aisément vérifiables que les procédures de la physique. 2. Les signes étant analysés, mieux compris et agencés de manière à produire un sens, c'est le sens qui doit être vérifié. Le sens consistait à transmettre une doctrine de justice et de charité ; il consiste maintenant à traduire dans un univers donné les modalités de justice et de charité, selon le langage du *TTP*, ou de joie orientée vers soi et vers autrui, fermeté d'âme et générosité selon le langage de l'*Éthique* qui dit la puissance individuelle et interindividuelle dans sa dimension la plus active [23]. La compréhension du sens est vérifiée par ses effets (normatifs) : vivre une éthique de paix et de stabilité, la diffuser pour qu'elle devienne celle du corps politique. L'interprétation réordonne ainsi le champ du savoir disponible en vue d'une affirmation de la puissance. 3. On peut considérer comme un troisième moment, contemporain des précédents, le fait que l'acte d'interprétation inscrit l'individu dans un processus de liberté. En effet, le texte est à comprendre selon la rationalité d'une méthode procédant de l'analyse de la nature, et la constitution de la certitude, en sa dimension rationnelle et éthique, normée par l'expression de la puissance, suppose l'égal accès de tous à la lumière naturelle. En même temps, l'interprétation soustrait le texte aux opérations et aux agents susceptibles de l'annuler ; elle fait fond sur la puissance qu'a chacun d'ordonner son univers de signes et de refuser à de fausses autorités le pouvoir de se l'approprier. La possibilité d'interpréter libère en l'individu un rapport à sa propre histoire ; elle autorise un usage de la lumière naturelle, la capacité à entrer dans une logique universelle par où chacun peut se rendre le plus semblable à son semblable. Elle est de nature démocratique.

Ainsi, de même que le texte interprété persévère dans son être de texte

23. *Éthique* III, p. 59 sc.

en signifiant et que là est sa puissance réelle, ainsi l'équivalent textuel qu'est un système de signes persévère dans son être, une fois interprété, en produisant un sens et des effets qui concourent à la puissance réelle de l'individu ; ce texte est constitutif de l'identité de l'individu. On peut préciser la nature de cette puissance appréhendée à travers l'interprétation en la comprenant fondamentalement comme *historique* : 1. Elle se constitue à travers un retour sur la genèse des signes. En prenant en compte des signes élaborés dans les aléas des rencontres, l'interprétation entend remonter à leur origine, ce qui implique d'expliquer leur enchaînement dans un univers particulier, et elle leur donne puissance de signification dans les conditions nouvelles que rencontre l'individu. Elle réactualise l'histoire en annulant les effets d'impuissance que celle-ci a produits ; elle ordonne des signes à générer et à diffuser des effets de sociabilité : elle les inscrit donc bien dans un processus historique de réalisation individuelle et interindividuelle. 2. Cette puissance constitue des effets durables sur le plan de l'histoire. Elle « enveloppe un temps indéfini », comme on peut le comprendre à partir de l'*Éthique* III, p. 8. En d'autres termes, elle a des effets non limités ; la durée d'existence de la chose n'est pas limitée *a priori*. C'est le miracle, au contraire, qui exprime « une puissance déterminée et limitée » [24] : la puissance imaginaire, non réelle, se termine à elle-même ; elle s'annule dans le temps car elle ne doit d'exister qu'à une perception tronquée de la réalité : elle exerce bien certains effets de puissance, ainsi sur le vulgaire, mais cela ne peut pas durer, à la fois parce que le vulgaire est inconstant par définition et qu'elle en renforce toujours le processus d'inconstance, et parce que le miracle exige sans cesse de la nouveauté, de la discontinuité, pour être et fonctionner comme miracle. Le miracle va donc de limite en limite ; au mieux, il n'assure pas la continuité de la puissance dans l'histoire ; au pire, il dissout la puissance en impuissance. Or tout ce qui relève de la structure du miracle a les mêmes effets. Ainsi, la lecture du texte ou des signes non fondée sur la « ratio interpretandi » de la méthode historique entraîne les mêmes discontinuités : elle produit de l'impuissance ou une puissance limitée qui par nature ne peut être que celle d'un temps très défini. Elle n'a pas réellement d'efficacité historique puisqu'elle ne concourt par à en stabiliser les rapports. 3. Enfin, la puissance est différenciée. Appliquée au texte, l'interprétation cherche la nuance, autrement dit l'expression la plus exacte du sens ; appliquée aux signes éthiques, elle cherche aussi la nuance puisqu'elle analyse un langage donné à partir d'un nombre indéfini (le plus grand nombre) de ses caractéristiques de manière à expliciter le sens le plus exact ; par là elle met en évidence le sens précis, reconnu dans sa singularité, des conditions qui sont celles de tel individu au lieu même de son effort pour

24. *TTP* VI, p. 252 : « Nam cum miraculum opus limitatum sit nec unquam nisi certam et limitatam potentiam exprimat… ».

persévérer dans l'être. La puissance différenciée ne fait que désigner l'optimum de la puissance dans le concret de sa réalisation historique : ainsi, pour prendre l'exemple de la cohésion sociale, celle-ci peut résulter d'un modèle coercitif fondé uniquement sur la crainte, imposant des rapports strictement déterminés, voire unidimensionnels, et elle donne figure unitaire à la constitution du social ; ou bien elle peut naître de l'interrelation des singularités et des libertés : dans ce cas le modèle de cohésion intégrera des rapports diversifiés dans une unité qui résulte du jeu des identités plus qu'elle ne s'impose à eux en extériorité. Qu'il s'agisse d'un individu ou d'un ensemble d'individus, la puissance est différenciée quand elle s'exprime à partir du plus grand nombre de leurs caractéristiques, désormais comprises et rationnellement organisées. La puissance la plus réelle est donc la plus différenciée et la plus historique grâce au processus de l'interprétation qui recherche dans un univers de signes, immédiatement confus, le point le plus précis d'une signification ordonnée à générer force et concorde.

Conclusion

À la lumière de la question du texte, des signes, de l'interprétation, on peut tirer les propositions suivantes :

1. La puissance n'est pas une propriété ou une réalité dont une chose dispose indépendamment de son exercice. Elle peut résulter du rapport de la chose avec une autre si ce rapport suffit à poser les conditions de son exercice. Ainsi, le texte a de la puissance quand il *signifie* : cela implique que son sens soit déchiffré et compris ; il est d'autant plus compris qu'il est pratiqué ou actualisé au moyen de la doctrine qu'il met en œuvre. Il n'y a donc de puissance que réelle ; l'expression « puissance réelle » ne signifie rien d'autre que « puissance », mais elle permet d'indiquer la nature et/ou les conditions de la puissance, c'est-à-dire sa logique de constitution.

2. La puissance se constitue dans un certain rapport de la chose à elle-même, par où la chose devient ce qu'elle est. La puissance, chez Spinoza, n'est donc pas ce qui précède l'effectivité, un contenu de propriétés distinct de son acte à la manière aristotélicienne : elle est l'être même de la chose en tant que celle-ci s'exprime en opérant les effets qui découlent de sa nature et en tant que ses effets se déploient de la manière la plus adéquate. Le texte, pris en exemple, a de la puissance quand il est interprété. Lorsqu'il fait l'objet d'une « ratio interpretandi », qu'il est ainsi mis en cohérence selon une procédure rationnelle, il se transforme par les nouvelles conditions qui lui donnent de signifier ; ce faisant, il n'accède pas à un nouvel état de lui-même, plus développé, qui résulterait de conditions enfin atteintes : il coïncide simplement avec son être naturel. L'application de la méthode

désigne l'opération logique et historique à la fois qui produit son identité de texte. Pareillement, les signes éthiques ont de la puissance lorsqu'ils peuvent être ordonnés à certains effets à partir de la configuration dans laquelle ils sont disposés par leur interprétation ; leur puissance coïncide avec leur utilité. L'interprétation (pour l'ordre de la textualité) n'est alors que la forme particulière d'une procédure qui doit opérer partout. En conséquence, la définition et la puissance de la chose ne préexistent pas l'une à l'autre, au sens où la définition et son affirmation dans l'être ne sont pas des opérations disjointes ; l'explicitation de la chose définit la puissance, l'explicitation de la puissance définit la chose. La puissance exprime la nature réelle, non imaginaire, de la chose [25] ; seule a réalité la définition constituée à partir des conditions d'effectivité de la puissance.

3. Il est possible de dire que la puissance de la chose augmente ou diminue : ainsi, les variations de la puissance d'agir sur l'axe de la joie et de la tristesse montrent des variations que l'expérience et l'analyse peuvent constater ; et la plupart des choses ont rapport à de telles variations en tant qu'elles s'inscrivent d'une manière ou d'une autre dans le devenir historique, celui des hommes, sans qu'il y ait anthropocentrisme en cela. Ce que l'on perçoit alors est une « transitio » – plus exactement, ce sont toutes sortes de transitions –, une pluralité indéfinie d'interrelations, dont l'*Éthique* par exemple énonce le principe et explicite des règles. Mais dans l'ordre de l'histoire la puissance ne se mesure pas, au sens strict, si on entend par là que peut être définie pour une détermination précise la totalité de ses effets ou des relations qu'elle entretient avec le système de son effectivité. On peut parler de mesure pour désigner l'orientation de la « transitio », non pour lui assigner un degré définitif à tel moment de son processus. En fait, la puissance est moins mesurée que *qualifiée* : c'est l'explicitation de ses caractéristiques, à partir de laquelle s'identifie plus précisément sa position dans le devenir global de la puissance historique, qui peut faire l'objet d'une analyse. Mais si elle ne se mesure pas, la puissance ne relève pas pour autant d'une conception voilée de la nature, puisqu'elle se comprend à partir d'un processus rationnel qui institue cohérence et vérification de cette cohérence.

25. La compréhension réciproque de la nature et de la puissance se lit par exemple à la fin de l'appendice de *Éthique* I : « Nam rerum perfectio ex sola earum natura et potentia est aestimanda ».